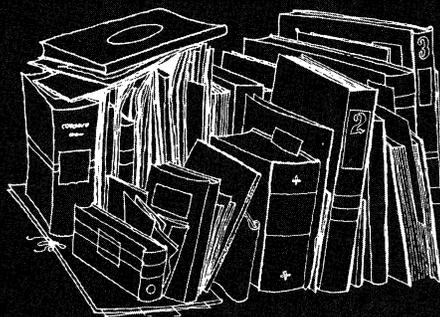


Des Écrivaines à connaître: des livres à lire



1. Marie-Claire Blais: *Les Nuits de l'underground*, Editions Internationales Alain Stanké Ltées.

Elle ressemble toujours à une écolière sage qui interroge l'univers. Le cheveu rebelle, l'œil intense, le sourire timide, elle est toujours aussi spontanée, chaleureuse et authentiquement gentille.

Pour présenter ce dernier livre, le quatorzième roman (il y a aussi les poèmes et le théâtre), Marie-Claire Blais accepte — douloureusement parfois — de quitter une vie intime qu'elle tient à préserver: 'Chacun tient à sa vie privée, à sa dignité. Je n'ai pas le droit à la vie des autres et briser l'intimité est terriblement menaçant pour ceux et celles qui écrivent. On risque de nous connaître le plus en nous lisant.'

Ce roman traite de l'homosexualité féminine à travers trois femmes d'âge et de milieu différents. 'Je veux qu'on aborde ce livre comme un livre ordinaire, comme on lirait un autre livre. La femme lesbienne n'est pas singulière, sinon dans l'esprit des gens. Il y a des années que je pense à ce livre, je suis mon évolution personnelle qui correspond sans doute à un moment important dans l'histoire des femmes. Ce livre marque-t-il un tournant dans mon œuvre? Il est difficile de se définir, de définir son œuvre. Nous changeons chaque jour, nous évoluons, nous grandissons. Je ne vois pas la vie comme stable. Tout est continu pour moi, cependant. . . il est vrai que ce livre m'expose davantage. . .'

Marie-Claire Blais n'a jamais été reconnue écrivain féministe. 'Pourtant, je suis féministe, j'ai une conscience féministe depuis longtemps. J'ai habité aux Etats-Unis, au moment où on parlait beaucoup de ces problèmes. Mais ça veut dire quoi au juste spécificité féminine, féministe? Il faut tendre à être bon écrivain. C'est la qualité du travail, de la pensée, de la structure de l'œuvre qui doit primer, plus que toute appartenance à un groupe.'

Elle se sent tout de même en parenté avec les 'groupes minoritaires': 'Nous pouvons toujours rêver. . . rêver qu'un jour les minorités ne souffriront plus d'aucun racisme, d'aucune exploitation et prendre les moyens pour que ces rêves deviennent réalités.'

Ses moyens à elle, c'est l'écriture: 'Chaque livre qu'on écrit est un engagement, un engagement humain, affectif.'

Marie-Claire Blais avait abordé l'homosexualité masculine dans *Le loup 2*, en 'moraliste', précise-t-elle. Dans *Les Nuits de l'underground*, elle met principalement en scène trois femmes, Geneviève, Lali et Françoise, dans un tableau impressionniste qui devient un plaidoyer pour le lesbianisme. Pour qu'un jour ce mot puisse être prononcé sans bégaiement, sans que le rouge ne monte au front ou que des rires nerveux ne fusent. 'Je suis une idéaliste. Je fais attention à ce que je dis. J'aspire au mieux. On arrivera un jour à changer le destin humain. Mais n'est-ce pas là le rêve de tout écrivain? de tout humaniste?'

Elle ne reste pas longtemps songeuse. Le sourire revient et les images noires, morbides, brutales, liées au nom de Marie-Claire Blais s'envolent: 'J'ai le sentiment tragique de la vie, mais je ne me sens pas une personne triste. Il y a bien sûr la tristesse inévitable, existentielle. . . Je ne suis pas un auteur drôle, mais j'ai de l'humour et je suis émerveillée par ce qu'il y a de merveilleux, de fascinant dans la vie. Je réfute cette thorie qui veut qu'il y ait une tristesse inhérente à la condition d'être lesbienne. Ce sont des préjugés enracinés dans les mentalités.'

La réalité physique du pays est présente dans *Les Nuits de l'underground*. L'hiver envahissant tout, le printemps timide puis, le miracle, le dégel et le soleil, l'été élargissant la vie. Ce pays a vécu en Marie-Claire pendant ses sept années aux Etats-Unis et les cinq années en France. 'Je voulais vivre autre chose, voir autre chose, mais on emporte toujours son pays avec soi. Je suis sensible aux parents, aux amis. J'apprends ici ce que je ne peux apprendre là-bas.' Du pays, elle n'a pas une vision étriquée. Elle le souhaite plutôt ouvert sur le monde que refermé sur lui-même.

Pendant ces jours où son roman lui échappe peu à peu, ces 'jours inquiétants' où elle l'abandonne aux lecteurs, l'écolière sage a déjà sur sa table de travail le prochain livre 'qui traitera de la violence, de mes années aux Etats-Unis où l'on vivait alors des choses positives, héroïques, déchirantes, courageuses, harmonieuses.'

Te Prends-Tu Pour Une Folle, Madame Chose?

2. Collectif: *Te Prends-Tu Pour Une Folle, Madame Chose?*
Editions de la pleine lune.

Le livre se termine par une pirouette: des dessins, des blagues. Pour rire un peu. Défaire les nœuds qui se sont noués dans la gorge tout au long de la lecture de ce dossier-magazine saisissant, *Te Prends-Tu Pour Une Folle, Madame Chose?*, que viennent de publier les éditions de la pleine lune. (1)

Dossier saisissant et terrifiant. Porteur d'espoir tout de même.

Car de subissante, de survivante, la femme accède, par son cri strident, à la vie.

Oui, les femmes crient, elles n'ont plus peur de crier, ne sentent plus coupables de. . . Elles rient aussi. Celles qui ont réussi à se distancier, à se resituer ailleurs, en dehors de l'orbite imposé depuis des millénaires. Leur rire est encore un peu trop haut, leur humour un peu trop noir. Qu'importe! **La peur n'est pas universelle.** . . (Thérèse Dumouchel).

'Les 2/3 des patients en psychiatrie sont des femmes. Au Québec les 2/3 des consommateurs de psychotropes sont des femmes.'

Pourquoi? Le bébé fille n'est ni plus morose, ni plus déprimé que le petit garçon. C'est quand elle commence à se heurter aux interdits qui rétrécissent sa vie que la femme se replie sur elle-même. Et, pendant des siècles, elle a cru qu'elle était seule, elle, la peureuse, la jalouse, la menteuse, la folle (Marie Savard), elle s'est réfugiée dans son seul moyen de défense contre une utilisation et un sacrifice illimités de sa personne est de montrer continuellement les signes de sa fatigue chronique et de ses troubles psychologiques divers et de fuir finalement cette réalité désespérante dans les drogues ou les maladies mentales. Ces dépendantes, irrationnelles et plaignardes. . . la plaignarde chronique et la ménagère déprimée. . . (Thérèse Dumouchel). Elle n'est plus seule et honteuse, isolée dans sa maison de banlieue ou son troisième étage entre ses enfants qui la grignotent et un homme qui l'aime bien mais ne comprend guère, au mieux, et au pire ne l'aime pas et la malmène.

Te prends-tu pour une folle madame Chose n'est pas une analyse détaillée comme le livre que Phyllis Chesler a consacré au même sujet, (2) ni un document exhaustif. C'est un tableau fait de témoignages vécus, de textes poétiques, littéraires, journalistiques. Le livre est beau, la mise en page aérée, réussie. Il ouvre une brèche et laisse entrevoir, au-delà de la noirceur, des avenues plus ensoleillées.

La parole de certaines femmes brise l'isolement de toutes les autres.

Onze femmes ont signé les textes. De Louky Bersianik (3), un extrait des *Cahiers d'Ancyl*, un ouvrage en préparation. De Denise Boucher (4), une petite histoire pas si tranquille. La psychiatre Suzanne Lamarre reprend une communication donnée au congrès de l'Association des psychiatres du Québec, en octobre 1977. Micheline Adam, Louise Normandeau, Libertaria, Céline Lapointe apportent des témoignages accablants sur leur vécu de femme, de patiente psychiatrique, des témoignages par moments insupportables. Marie Savard, la poète au dire caustique, jongle avec les mots-sentiments. Thérèse Dumouchel, d'un regard impitoyable, éclaire d'une lumière crue le quotidien des femmes. Lumière aujourd'hui insoutenable, demain. . . peut-être. . . éclatante. Laure Cloutier transpose des expériences opprimantes dans une écriture écorchée, d'un humour glacé. Marie-Madeleine Raoult a écrit des textes bouleversants, d'une vitalité, d'un lyrisme, d'un souffle magnifique.

Ces témoignages, poèmes, articles se rejoignent pour dénoncer. Ne s'embarrassent pas de fiction. C'est la vie, vulnérable. C'est un dire, troublant de lucidité.

Impudiques ces femmes? Oui. Aussi vraies, honnêtes, lucides, généreuses. Solidaires.

Ce dossier-magazine est un procès, une mise en accusation d'une société qui 'condamne les femmes à la folie' (5), les soigne pour qu'elles retournent sagement et gentiment 'jouer leur rôle'.

Les femmes ne veulent plus 'jouer de rôle'. Elles veulent être autre chose que 'des choses qui votent'. Elles veulent être tout simplement.

Est-ce trop?

1. *Te Prends-Tu Pour Une Folle Madame Chose?*, les éditions de la pleine lune. \$5.80.
2. *Les Femmes et la folie*, Phyllis Chesler, Payot.
3. *L'Eugélonne*, éditions la Presse.
4. *Retailles*, avec Madeleine Gagnon, éditions L'Étincelle.
5. Hélène Cixous, préface de *Les Femmes et la folie*.

3. France THÉORET: *Une Voix pour Odile*
Les Herbes rouges

France Théoret est professeur au département de français d'un cégep montréalais. Elle est également écrivaine. Timide, discrète, attentive aux autres, elle, qui a choisi de dire, d'écrire, avoue que la communication est quelque chose de difficile, de douloureux.

'Muette ou bégayante ou écrasée par le cri du dedans ou déparlante ou disant l'exact contraire de ce qu'elle veut dire', lit-on sur l'endos de son dernier recueil *Une Voix pour Odile*, (1) douze courts monologues d'où s'échappent, introjectée, une angoisse palpable, une interrogation contenant déjà ses réponses puisqu'à la parution du livre, l'écrivain est rendue ailleurs.

Défaire-découdre-décaper-déparler-déchirer-décoincer-démêler. Il semble que les femmes écrivantes ressentent toutes cette urgence de faire table rase des préjugés, stéréotypes, écritures figées avant d'accéder à la parole. Briser les miroirs, ceux qui ne doivent renvoyer que des images parfaites, pour enfin vivre.

C'est à Paris, en 1974, à la lecture de textes de femmes, que France Théoret s'est 'rattrapée' elle-même.

'La question de l'identité des femmes, identité-altérité, m'obsédait. Le moi des femmes, un moi pour arriver à vivre hétérogène et excentrée. Le monologue s'ouvre et le dialogue devient alors possible. Pour le moment, mon projet d'écriture aboutit au monologue et cela est lié à ma vie, fragmentée comme mes textes. J'enseigne, je travaille, je vis. Pour moi l'affectif est très important, les rapports humains, les rapports avec le travail. Je suis toujours en retard parce que je me laisse ralentir par mes émotions.'

Cette émotivité frémillante, on la retrouve dans *Une Voix pour Odile* où les mots font éclater la peur et donnent une voix à toutes les Odile.

'J'écris au singulier. Je suis un sujet parlant au nom d'un nous. Une écriture spécifique peut libérer, mais également enfermer. Je laisse de côté la théorie, l'idéologie. J'écris ce que je ressens et cela coïncide avec une prise de conscience.'

Avant ce dernier livre, France Théoret a publié l'année dernière, *Bloody Mary*, (2) et *L'échantillon* dans *la nef des sorcières*. (3) Elle avait également donné une communication très pertinente à la désormais célèbre rencontre québécoise internationale des écrivains d'octobre 1975, *la femme et l'écriture*. (4)

Au cégep où elle enseigne, France est active au comité de la condition féminine où elle côtoie des 'femmes énergiques, patientes et positives. Nous sommes en train de briser les barrières dressées entre nous. Le discours des étudiantes est en train de changer. Les choses se déplacent.'

Pour elle aussi, les choses se déplacent. Certaines hésitations disparaissent, d'autres deviennent certitudes. Le miroir n'impose plus ses images: 'Moi, France Théoret, je suis capable d'écrire depuis que mes mains m'apparaissent plissées, qu'on m'appelle souvent madame et que le matin, il me reste des yeux enflés ou cernés.'

L'écriture se précise, les textes désaliènent la femme, coupée du monde, et la Québécoise, coupée du langage.

'Violente, je crie. — Laissez-moi passer. On l'entend. — Laissez-la passer.'

1. *Les Herbes rouges*, collection Lecture en vélocipède.
2. *Les Herbes rouges*, janvier 1977.
3. *Quinze*.
4. *Liberté*, année 1976, numéro 106-107, Volume 18, numéro 4-5.

Monique ROY
(propos repris du *Devoir*)

Point-virgule vient de paraître. 'La première revue nord-américaine de langue française destinée aux employées de secrétariat' (éditorial de Thérèse Bégin, directrice de *Point-virgule*). *Point-virgule*, dans son premier numéro, a rejoint ses objectifs cités sur la première page: 'rejoindre les femmes évoluant dans toutes les sphères d'activités reliées au secrétariat. Révaloriser le rôle des employées de secrétariat et sensibiliser la population en général à leurs préoccupations.'

Une présentation claire et aérée; des articles variés, instructifs, bien écrits et couvrant un vaste éventail de sujets. On y lit entre autres une alerte aux fautes de français commises dans la correspondance d'affaires, tout sur le programme des cours de secrétaire au CEGEP et au secondaire, un article intéressant sur les syndicats et les secrétaires, un autre sur les agences de placement. On annonce, pour chaque numéro à venir, des rubriques aussi bien documentées que les présentes, sur la beauté, les livres, la santé, et une page consacrée au courrier.

C'est une revue trimestrielle avec l'espoir de devenir mensuelle. On peut se la procurer en librairie ou directement de la direction;

168 St-George
Lévis
Qué. G6V 4M2

Point-virgule \$1.50

Jeanne Maranda

Georgie, Jeanne d'Arc Jutras, Montréal 1978, Les éditions de la pleine lune.

Georgie, le quatrième livre publié par les éditions de la pleine lune (édition au service de la parole des femmes) est un roman 'd'un vécu' où le corps et le texte sont UNITE. Les mots pas plus que la chair ne sont 'objets'. Plutôt une parole écla-

tée, un vigilant appel à la tendresse où l'émotion se révèle dans une poésie rude et forte qui éclabousse le sujet:

— une batch de larmes me varlope les joues et me barbouille le menton —

dit Georgie à sa première secousse amoureuse.

Les p'tites tout-nues des années 50 aux souliers moches qui rêvent de la fée des étoiles, seule femme assez riche pour les gratifier de souliers blancs vernis, des souliers comme les autres petites filles en portent, Jeanne d'Arc Jutras nous les ramène, bouleversantes victimes des grosses familles, fierté des canadiens-français.

— Vivre, ça sera peut-être le jour où j'arrêterai d'avoir mal au creux du ventre
où j'arrêterai de me soûler les jours
que je ne peux plus le prendre —

femme, Georgie se découvre avec ses désirs intimes, en amour avec une autre femme, Irène. . . amour marginal et secret qu'elle enfonce au-dedans d'elle-même. . . frustration à vivre. Elle ne se sent pas 'comme les autres' et développe une auto-défense qui lui donne allure d'agressivité. Elle en souffre mais quand le vide l'envahit, c'est le leit-motiv qui prend allure de soulagement:

— j'allume une cigarette, tire une bouffée
repousse la boucane loin de moi —

et la brave petite caissière ira jusqu'au bout de ses phantasmes, jusqu'au bout d'elle-même, en participant à une émission de TV, *Les Avant-gardistes*, où elle sera d'une franchise

Just published

WOMEN AND PENSIONS

by Kevin Collins



The Canadian Council on Social Development

Women and Pensions. \$3.50.

Publications Section, CCSD
55 Parkdale, Box 3505, Station C
Ottawa, Ontario K1Y 4G1

déroutante pour plusieurs, ce qui provoquera une altercation rageuse avec son patron qui la fout dehors parce qu'elle a osé 'en public' se présenter telle quelle, sans masque:

— un masque, simonnac? —

Renaud aura beau dire à son père:

'si tu chasses Georgie parce qu'elle est lesbienne, j'm'en irai parce que moi aussi j'suis homosexuel'

l'attitude de plusieurs personnes se modifie, on ne veut plus savoir qui est Georgie, même des amies se dérobent, pourtant:

'Pour moi l'amitié, c'est simple, c'est d'être là.'

Enfin monsieur Larose s'est ravisé et lui téléphone pour lui offrir de reprendre 'sa place' de caissière 'compétente'.

— IAOU! IAOU! IAOU! Georgie, t'es une fille ben correcte! IAOU! —

et le livre se termine par un poème qui malgré toutes les répressions subies, les douleurs accumulées, les drames refoulés, nous amène à l'espoir du futur . . .

— chante, danse, dans le tourbillon
emprisonne-toi entière
crie, tourne, vibre, aime
dans la liberté —

La maquette de la couverture de *Georgie* est de Claude LACHANCE, laquelle a exécuté plusieurs photos qu'elle garde dans ses tiroirs et qui pourraient être utilisées pour d'autres livres de femmes. Le sous-bois blanc rose et vert convient bien à la chaleur de *Georgie*.

janou saint-denis

Cyprine Denise BOUCHER, Montréal, Editions de l'Aurore, 109 pp.

Collectif de rédaction.

C'est avec *Retailles* (Montréal 1977), livre sur lequel elle a travaillé avec Madeleine GAGNON et qui résulte d'une série de rencontres entre cinq femmes sur la femme et l'écriture, que Denise BOUCHER a trouvé sa voix (sa voie?) propre. Elle chante ici l'amour à créer entre femme et homme. Monique Roy nous parle de son style.

Des chemins interdits? des choses tues? des mots dangereux? Pas pour Denise Boucher qui écrit comme elle vit. Drue. Dans son dernier livre publié, *Cyprine* (écrit il y a deux ans: les femmes commencent à avoir la cote d'amour chez les éditeurs), elle se fait tour à tour fabuliste, polémiste, moraliste. A partir de citations, de témoignages — une fort belle lettre signée Odette (Gagnon) en post-face 4 —, elle explose dans une langue coupée à la hache, garrochée. Son écriture martèle, défonce, cogne dur. L'écriture et la vie quotidienne, sa vie quotidienne avec son homme, sont emmêlées, l'une portant l'autre qui l'alimente. Rendez-vous avec Denise Boucher, en novembre prochain, au TNM*, lequel, subventionné ou pas,

doit monter sa pièce, *Les Fées ont soif*.

*Le Théâtre du Nouveau Monde à Montréal se serait vu refuser une subvention pour cette pièce, pourtant la seule 'québécoise' dans son programme 78-79, à cause du contenu! Le directeur tient bon. Espérons que le public saura le suivre.

'Fasse le ciel que je sois entendue.' C'est *Utinam*, supplique en forme de monologue que Cécile Cloutier adresse à celles et ceux qui sont venus écouter Léo Munger dans le cadre du Mai Théâtral au Conventum de Montréal.

Nous avons assisté à une expérience théâtrale qu'il importe de souligner parce qu'identifiée à une nouvelle écriture féminine.

Ce théâtre-poésie mis en scène par Paule Savard nous frappe par vagues successives, césurées par une rengaine que la comédienne fredonne. Elle entre, robe rétro, chevelure abondante, se glisse le long du rideau, et à voix chuchotée nous dit son récent avortement, sa paix, sa non-culpabilité.

Au fil de ses mots, elle déroule le temps qui nous la fait connaître, pour nous amener dans un grand mouvement de prose exaltante, au-delà des limites du conscient, dans un délire d'images hystériques:

Et nous enseignerons les norvèges du froid.

Et nous monterons les escaliers mauves des châteaux d'os.

Et nous épellerons les dernières syllabes d'étain des carrefours de laine. . . .

Un troisième mouvement plus lent, plus modulé, accompagné de gestes simples sortis du quotidien: elle fait le lit, se coiffe, mange une orange, nous dit son histoire de 'femme qui est route, rue, quai, à qui on arrive et dont on part'. C'est son image de femme 'qui vivait horriblement par l'homme' qu'elle démolit. Mais pourquoi n'est-elle pas plus heureuse, plus libre? 'Il me faut davantage.' *Utinam!*

La fin est chantée. C'est un hymne à la liberté écrit par Claude Pelchat et Claire-France Doré, tous deux aujourd'hui disparus.

Le monologue dit, la chanson tue, nous, spectatrices et spectateurs, mettons du temps à nous reprendre. Nous évitons de bouger de peur de déranger les ondes presque palpables émises par le jeu envoûtant de Léo, ses sourires, son regard droit dans le nôtre. Aucun mot du texte de Cécile Cloutier n'est laissé au hasard.

Il faut relire '*Utinam*'.

Il faut que cette parole soit entendue.

Jeanne Maranda

Cécile Cloutier est professeur de français à l'Université de Toronto. Ce texte a été publié dans *La Barre du jour* numéro consacré à l'écriture des femmes sous le titre *Le Corps, les mots, l'imaginaire*.